

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 20

Artikel: Le revegneint dâo cemetro
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199370>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les vieilles chansons.

Nous avons publié, dans notre numéro du 3 mai, les couplets en patois que nous a envoyés d'Yverdon M. Louis Vaucher. Notre aimable correspondant supposait qu'ils avaient dû être chantés à une Fête des vigneron. Il avait raison. Mais ils ne datent ni de 1833 ni de 1830. Le livret de la Fête des vigneron de 1819 les contient tout au long. Peut-être les chantait-on déjà à la fête de 1797. Nous n'avons pu retrouver le livret de cette année-là.

Cette vieille chanson était celle de la ronde de la noce. Ses couplets commencent par des vers de cinq syllabes et non de dix. Il faut donc les écrire ainsi :

Po lo bin fila,
Sti bi mariadzo,
No vollien tzanta
Dè tieur, dè corradzo,
On petit bet dè tzanson ;
Pouï no chauterein ein rion,
You!
Noutrè tzermallairè, o gué!
Noutrè tzermallairè!

A part les couplets cités par M. Vaucher, la chanson de 1819 compte encore celui-ci, qui est le cinquième et dernier :

Quin plaisi por no
Dein sti dzor aimablio ;
Dè vivre à gogo,
Rein dè comparablio.
Ma por no bin mette in train,
Vito ! gotin noutron vin,
You!
Avoué noutrè mie, ô gué!
Avoué noutrè mie!

A la Fête des vigneron de 1833, la noce rondait en chantant des couplets analogues et dont le refrain était toujours le même :

Bénirau Loï,
Galèze Fanchonnette,
Y vo faut dzoi
Dè voutrè z'amourettè.
No vollien vo z'imità ;
Por cein y no faut riondà,
You!
Tsacon noutra mie, ô gué!
Tsacon noutra mie!

Puisque nous parlons de la noce de la Fête des vigneron, peut-être ne lira-t-on pas sans intérêt les détails suivants empruntés au programme de 1819 :

« Cette troupe de la noce villageoise, dit le programme, s'avance dans cet ordre : le baron du village avec M^{me} la baronne, une personne d'honneur, le notaire portant son registre sous le bras, trois vieillards avec leurs femmes ; la cuisine, derrière laquelle est une galerie où est assis le menétrier (on voit dans l'intérieur de la cuisine une fileuse et une cuisinière qui fait des gaufres), l'époux et l'épouse, huit amis et huit amies de noce ; le trousseau conduit sur un char.

» Etant arrivée à une station, cette troupe exécutera ses danses et ses chants de la manière suivante :

« M. le baron commencera par ce couplet :

De tous les barons du monde,
Je suis le plus heureux, ma foi !...

» Le notaire viendra prier avec beaucoup de respect M^{me} la baronne de danser un menuet avec lui, après lequel il chantera :

Vraiment pour moi c'est un bonheur
Quand on a recours à ma plume ;
Aujourd'hui, contre ma coutume,
Serai-je de mauvaise humeur ?... (*)

» M. le baron s'approchera à son tour de l'épouse pour l'inviter à danser une allemande,

(*) En 1833, le notaire chantait :

Quel doux plaisir pour un notaire
De passer un contrat charmant !
Il y montre son savoir-faire
En cueillant un doux paiement.

ce que celle-ci lui accordera après bien des façons et en avoir préalablement obtenu la permission de son époux. Puis un vieillard chantera d'une voix tremblante :

Pour nous, ô quels ravissements !
Dans cette joyeuse journée
Où les époux les plus charmants
Viennent unir leur destinée.
Soyez heureux, tendres époux ;
Profitez de votre jeunesse,
N'attendez pas que la vieillesse
Vous prive des biens les plus doux.

» Tout à coup, un petit ramoneur fera entendre du haut de la cheminée le couplet suivant :

AIR DU *Petit malelot.*

C'est moi qui, du poste où m'appelle
Mon ouvrage de tous les jours,
Jouis d'une fête aussi belle,
Sans obstacles, sans alentours. — (Bis.)
Cependant, si je le savouire,
Ce fumet qui monte ici droit,
Je sens échapper ma bravouire,
Et je m'ennuie sur ce toit. — (Bis)

» Ensuite, tous les figurants de la noce chanteront :

Jour de bonheur, ô jour plein d'allégresse !
En chœur chantons ces fortunés époux ;
Ils vont jouir des plaisirs les plus doux ;
Ah ! puissent-ils les savouir sans cesse !

» Puis les charmaillers (amis de noce) exécuteront une contredanse à la suite de laquelle un vieillard dansera avec l'épouse ; alors tous ensemble commenceront une ronde en chantant :

Por lo bin fila
Sti bi mariadzo...

Nos anciens.

SOUVENIRS ANECDOTIQUES

Mon cher *Conteur*,

Je suis un ancien habitué du « Petit café », dont tu as récemment évoqué la joyeuse mémoire et que j'ai tout de suite reconnu. Hélas, nous ne sommes plus nombreux, de ceux qui, chaque jour, « à la tasse », d'abord, après le souper, ensuite, nous trouvions réunis autour de la table ronde.

Mort, le peintre aux lapins; morte, l'innocente victime du « bois de l'arsenal » ; morts aussi, les deux gais compagnons — un peu bougons, parfois —, dont je veux à mon tour te conter une des aventures.

Le père X... avait commandé, à son ami, le tailleur Y..., — les noms importent peu, après tout — un manteau. Il n'avait pas lésiné sur le prix du drap, car, dit-il : « Tu sais, je veux quelque chose de bien, de cosu. Et puis, y s'agit que ça plaque ! »

Cette importante commande avait été bientôt connue des habitués de la table ronde et, d'avance, ils flairaient une bonne petite farce.

Lorsque le père X..., sanglé dans son manteau neuf, arriva au rendez-vous habituel, le mot d'ordre était donné.

— Pristi ! que tu es beau, aujourd'hui ! s'écria l'un des assistants, saluant le nouveau venu.

— Où diable as-tu décroché ce manteau, fit un autre ; tu l'as acheté de rencontre ?

— De rencontre ! Quel toupet ! Il est battant neuf.

— D'accord, mais on ne dirait pas qu'il a été fait pour toi ; il est bien trop grand.

— Trop grand ! trop grand ! trop grand ! voilà encore une idée ; il me serre plutôt sous les bras.

— Peut-être bien, mais, dans le dos, il est beaucoup trop large ; il fait des plis.

— C'est vrai, appuya un troisième, ce n'est pas gracieux. Qui est-ce qui t'a fait ce garde-habit ?

— C'est Y... parbleu. Est-ce que je vais ailleurs que chez lui ; il m'a toujours habillé.

— Ma foi, je ne lui en fais pas mon compliment.

A ce moment, entre Y...

Il n'a pas le temps de s'asseoir que déjà le père X... l'apostropha vivement.

— Ah ! te voilà ! Qu'est-ce que tu m'as fichu avec ce manteau ? Y ne va pas.

— Comment, y ne va pas ! Que veux-tu de mieux ? Quand tu l'as essayé, tu ne m'as pas dit ça, au contraire.

— Est-ce qu'on peut juger, quand on essaye un habit, s'il va ou s'il ne va pas, avec vos faufileges du diable. Le fait est qu'il fait des plis dans le dos et qu'il me serre sous les bras. Tu sais, ton manteau, tu peux le reprendre ; je ne le veux pas. Tâche de trouver un amateur.

A ces mots, Y... bondit :

— Le reprendre ! Jamais de la vie. Tu l'as essayé, tu en étais content, c'est affaire faite. Je ne sais pas ce qui te prend tout à coup de trouver que ce manteau ne va pas ! Voyons, vous autres, messieurs, je vous le demande : va-t-il ou ne va-t-il pas ?

La tournure que prenaient les choses et que nous n'attendions guère, nous effrayait un peu. Nous n'osions plus avouer qu'il ne s'agissait que d'une « monture », faite sans aucune mauvaise intention, et nous ne savions que répondre.

— Hum !... hum !... il va... mais... enfin....

— Je ne m'occupe pas de l'avis de ces messieurs, exclama le père X... Puis, jetant le manteau dans les bras du tailleur, il sortit en frappant la porte.

Y..., brandissant l'objet du conflit, courut après son client. Nous les suivîmes.

La dispute continua dans la rue. Nous eûmes grand peine à sauver le pauvre manteau, qui, sans nous, eût été infailliblement mis en pièces.

Le père X... tint bon et le tailleur dut reprendre le vêtement. Si je m'en souviens bien, le manteau fut racheté par un des auteurs de la farce, qui crut dissiper ainsi le remords que lui laissait — et que nous laissait à nous tous — cette mémorable histoire.

Le père X..., très bon homme, au demeurant, n'était pas patient ; il se fâchait facilement.

Une autre fois, il faisait un petit voyage d'agrément avec quelques amis.

Se trouvant à Lyon, un soir, ils décidèrent d'aller au théâtre. On donnait *La Traviata*.

Ayant pris leurs billets à l'entrée, les voyageurs n'avaient plus trouvé que quelques places au milieu du parterre. Tout autour d'eux, des dames, rien que des dames, qu'ils n'osaient pas déranger, à chaque entracte, pour sortir, comme c'est l'habitude à Lausanne.

Or, *La Traviata*, ce n'est pas très follichon et c'est long. Le dernier acte, particulièrement, est une interminable agonie, que tout le monde ne trouve pas de son goût.

Le père X... suait à grosses gouttes et surtout avait soif — pour un Vaudois la chose est naturelle — ; il commençait à perdre patience. Il pousse du coude son voisin et d'une voix qui dut être entendue de toute la salle : « Dis voir, Charles, j'en ai assez, à présent ! Si cette femme ne veut pas bientôt mourir, je m'en vais. »

Un vieux du « Petit café »

Le revegneint dâo cemetiro.

Vo n'itès petètrè jamé venu à V... ? Portant, vaut la peina de l'âi allè fèrè on tor, kâ, l'âi a rein què dâi bons citoyens, dâi bougnès caves et vo sarâ su dè ne pas l'âi baire dâo penatset.

Don V... est on galé veladzo, ô fin boo dâo lé, avoué cauquîès maisons forannès on pou plie amont dein lè vegnès. Quand on est on pou défrou dâo veladzo et qu'on vô allâ pè

elliào z'hameaux qu'on l'ait dit Crettaz, faut passà vai lo cemetero qu'est à fin boo dè la tserraira avoué on petit mouret rein hiaut que lè séparè. L'est quie, io y'a on part d'ans, s'ein est passà 'na tota galèza.

On citoyen, que demòrè à Crettaz et qu'on l'ait desai Podzet, avà zu, ein cauquies senannès, dà guignons d'ao dianstre; sè dou z'einfants qu'aviont zu ellia pouèson dè fluenza que racliavè lè dzeins ein mein dè rein vignont à mourir l'on après l'auto et coumeint on guignon ne vint jamé solet, vouaiquie sa fenna, que trainavè dza du grantein, que vint à passà assebin l'arme à gautse. Trai z'einterrà tsi lo mimo ein asse pou dè teimps, l'est oquè dè bin terribillio et ia dè quie metre bas on hommo, assebin lo pourro coo, que sè trovavè tot solet, ne fasà que djeindre et lameintà et po àobliià sè misères, l'a fé coumeint tant d'auto quand l'ont oquè que lè tracassè, s'est boutà à quartettà et prào soveint l'ein pregnai dà bombardâtes à crià: à moi les murs!

On dzo que l'èlài dècheindu à V... et que l'ait ètài restà on bocon tà, l'ein avà prai 'na torgnaua d'ao tonaire, se bin que lo sèlào sè musivè dza quand s'est decidà dè modà d'ao cabaret; ma fai, lè guibolès n'allavè rein tant bin po remonlà tantqu'à Crettaz, assebin. ein passeint vai lo cemetero, noutron coo eintèrè dedein et sè va ètairè su lè foussès dè sa fenna et dè sè bouébo qu'ètion proutsès d'ao mouret; on iadzo dè rebat, ma fai, lo sonno l'a prai èt l'ait est restà.

Grantein pe tà, que fasà 'na né soranna, on auto citoyen dè Crettaz, on certain Bagasse, que sè remisavè assebin avoué 'na fédèrala, s'aminè ein zig-zagueint et vint sè colla contre lo mouret d'ao cemetero, l'ait s'abotsè on bocon po sè raclià et. coumeint lo vin fà babelhi bin dà dzeins, sè met à dèvezà tot solet et tot hiaut:

— Eh! mè pourro moo, se fasà, vo z'itès portant bin mi què no, que faut s'escormantsi à travailli po aflanà sa pourra via, se y'ète pi à voutra plliace!...

Adon, ein cé mimo momeint, Podzet, qu'èlài dessotlà on bocon, sè reveillè, sein pi savai io l'irè et, quand l'out dèvezà l'auto, recognai lo compagnon et l'ait boailè du dedein lo cemetero: « Attein-mè, Bagasse! attein-mè! vé amont avoué té! »

Ma fai, Bagasse, quand l'out qu'on lo criavè du dessus lè foussès, s'ein peinsà que l'èlài bo et bin on revegnoint, le preind la fouaira et sè met à retraci à grandécime galop contre V... sein ouzà sè reveri, kà crèyai que ti lè diablo ètion à sè trossès.

— Ah! la, mon Dieu, veni vito! ia cauquon que revint pè lo cemetero et que fourgattè permi lè moo! se fe ein gruleint dein sè tsausès à elliaò qu'ètion pè la pinta.

— Kaise-tè, fou et labornio que l'è! l'ait desiront lè z'auto ein lo couineint qu'on dianstre; mà coumeint lo gaillà soteгнаi que s'èlài oiu crià Bagasse et çosse et cein, l'ont tot parai ètài vaire avoué on falot et l'ont trovà lo pourro Podzet qu'èlài adè dein lo cemetero, qu'avai on mau d'ao tonaire dè sè r'vai permi elliaò foussès; fasà dà sacrèmeints d'einfai po cein que s'eintobliavè ài pao et que l'èlài tsezu dza on part dè iadzo pè dedein elliaò palisarès ein fai que boutont déveron lè foussès. Et faillai vaire coumeint s'èlài astigai per lè dedein: l'avai la frimousse tot'einsagnolào et ein s'einbonmeint contre elliaò pierres dè taille, s'èlài fè dài pecheintès bougnès pè la tète. Ma fai, l'èlài galé!

Quand l'ont cein vu, l'ont prai ion per on bré, on auto de l'auto et l'ont remenà dinse tantqu'à la peinta po lo débarbouilli on bocon.

Su cein, coumeint vo peinsà, l'ont fé reveni on part dè litres et l'ont tant couienà Podzet et Bagasse que l'ein ont zu vergogne et que n'ont

pas ouzà reveni à V... du grantein, kà, quand on bouébo ein recontravè ion, l'ait criavè: « Vouaiquie lo revegnoint d'ao cemetero! »

Ora, se vo ne lo craidès pas, veni pi tantqu'à V... tsacon va lo contèrà dinse, ein ein bévesseint trai, coumeint dè justo!

Ça repique!



— Alors, colonel, vous arborez de nouveau le petit ruban?

— Ça se voit?...

— Oh!... je ne voudrais pas dire, mais, mais... Et la circulaire?

— La circulaire! mon ami, on n'en parle déjà plus. Pluie d'orage, ça ne dure pas. Soudain, ça éclate; c'est alors un sauve-qui-peut général. Puis, ça passe comme c'était venu et la belle nature reprend ses droits. D'ailleurs, vous le voyez, je ne me risque qu'avec précaution.

L'assiette ou beurre.

Il y a quelques jours, le Grand Conseil a pris en considération une motion demandant que des mesures soient adoptées pour parer aux nombreuses falsifications que subit le beurre.

A ce propos, il est assez curieux de connaître approximativement ce qu'est la production et la consommation du beurre dans le monde.

Tous les pays producteurs réunis — l'Europe, l'Amérique du Nord et l'Australie — possèdent actuellement près de 64 millions de vaches, qui donnent 2,650,000 tonnes de beurre et de fromage par an représentant 9 milliards et demi de francs. Les Etats-Unis ont 16 millions environ de vaches, donnant 610,000 tonnes de beurre; la Russie, 10 millions de têtes (350 000 tonnes); l'Allemagne, 9 millions de têtes (300,000 tonnes); l'Autriche, 6 millions de têtes (170,000 tonnes); la France, 5 millions de têtes (200,000 tonnes). L'Angleterre n'occupe que le sixième rang avec ses 4 millions de vaches.

En revanche, l'Angleterre prend le premier rang au point de vue de la consommation. Celle-ci, en effet, atteint 14 kilos par habitant et par an. Elle est de 12 kilos en Australie, de 11 kil. 5 en Belgique, de 11 kilos en Suisse et au Canada, de 10 kilos en Danemark, de 9 kilos en Suède et aux Etats-Unis, de 8 kilos en France.

La consommation tombe à 3 kilos par habitant en Portugal, en Espagne et en Italie. Elle tend à augmenter chaque année très sensiblement en France, en Angleterre, en Allemagne et en Suisse.

Il semble, n'est-il pas vrai, qu'on pourrait fort bien se passer de la margarine, qui, souvent, nous est vendue pour du beurre.

Boutades.

Ce brave Paul est le plus doux des maris. On n'en peut dire autant de son épouse.

Ses amis, qui savent combien il en endure

sous le toit conjugal, l'ont maintes fois engagé à protester, convenablement, bien entendu, contre les procédés de sa femme.

L'autre jour, croyant devoir profiter du conseil, il élève un peu la voix — c'était la première fois.

Vlan! Il reçoit un soufflet de madame.

Alors, Paul, tout ahuri, « Mais, mais, Emilie, que fais-tu là? Ah! si j'avais su, lorsque je demandai ta main à ton père, que tu dusses jamais en faire un tel usage..... »

Entre amoureux.

— Oh! Sophie, vous êtes la plus belle femme du monde.

— N'exagérons rien, disons: de la Suisse.

Au service militaire.

Le lieutenant (à un soldat): — Qu'est-ce que la discipline?

Le soldat. — C'est ne pouvoir pas faire ce qu'on aimerait.

Sur Montbenon.

Un jardinier-surveillant. — Pardon, madame, à qui sont ces charmants enfants qui jouent là?

La dame (ti ès flattée et avec empressement): — A moi, monsieur, à moi.

Le jardinier. — Alors, madame, veuillez me donner votre nom, car il est interdit de fouler les gazons.

L'almanach de Pierre-Abram.



Mon voisin Pierre-Abram ne sait ni lire ni écrire. Est-ce un bien, est-ce un mal? A voir mon voisin, on ne le saurait dire: il ne paraît ni plus ni moins heureux que vous ou moi.

Chaque année, Pierre-Abram achète l'almanach. Il n'y a rien là que de très naturel; tout le monde en fait autant.

— Dites-moi, Pierre, lui demandai-je cependant l'autre jour, que vous sert cet almanach, vous ne lisez pas?

— Oh! bien, mossieu Charles, je vais vous dire; je le pends dans mon jardin, à une ficelle, pou savoi le temps.

— Pour savoir le temps?

— Mais, oui. N'est-ce pas, quand l'armana est sec, c'est qu'y fait beau; quan y se balance au bout de la ficelle, c'est qu'y fait du vent, et puis, quan il est mouillé, c'est qu'y pleut. Voilà!

OPÉRA. — Pour les adieux de M^{lle} Saulier, nous avons eu Miss *Hetyett*, qui conserve sa vogue, grâce à un livret passablement croustilleux et à quelques airs heureux, fredonnés par tous. Quoiqu'il en soit, cette partition a été, cette fois-ci encore, très applaudie. Citons, tout d'abord, parmi les interprètes, M. Georges: costume, déclamation, gestes, tout était parfait de vérité et, chez lui, jamais de charge, ce qui est une qualité rare pour un comique. M^{lle} Saulier, jolie quand même sous son costume puritain, a obtenu ses succès habituels, malgré un accent anglais imparfait, et M^{lle} Bach a été sa digne partenaire dans le rôle plus effacé de Manuela.

Le manque de place ne nous permet pas de parler de la représentation d'hier, où M^{lle} Deberio a fait ses débuts dans la *Poupée*, opérette également signée d'Andran et dont la toute mignonne Mariette Sully nous avait révélé, il y a deux ans, une si curieuse création. Nous y reviendrons.

Dimanche, la *Poupée*. A.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

1^{er} an. — Imprimerie Guilloud-Howard.